



1° lecture livre de Jérémie (Jr 31, 7-9)

Ainsi parle le Seigneur : Poussez des cris de joie pour Jacob, acclamez la première des nations ! Faites résonner vos louanges et criez tous : « Seigneur, sauve ton peuple, le reste d'Israël ! » Voici que je les fais revenir du pays du nord, que je les rassemble des confins de la terre ; parmi eux, tous ensemble, l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et la jeune accouchée : c'est une grande assemblée qui revient. Ils avancent dans les pleurs et les supplications, je les mène, je les conduis vers les cours d'eau par un droit chemin où ils ne trébucheront pas. Car je suis un père pour Israël, Éphraïm est mon fils aîné.

Quand on lit un tant soit peu la Bible, il suffit d'entendre ce ton presque triomphal pour deviner que le contexte n'était pas terrible. Jérémie, comme tous les prophètes, tient un langage sur deux registres. A l'heure de l'insouciance, il a des paroles très sévères : il met en garde, invite à ouvrir les yeux, il menace et annonce la catastrophe imminente. A l'heure du malheur, il redonne l'espérance, rappelant que Dieu n'abandonnera pas son peuple, quelques soient ses bêtises.

Le ton de notre texte est évidemment dans un contexte de malheur. C'est au fond du désespoir qu'il ose dire : « *Poussez des cris de joie ...* » ; c'est au creux de l'humiliation qu'il appelle Jacob (« les gens du Nord ») : « *La première des nations.* » Ce n'est pas par goût du paradoxe, c'est le cri de la foi !

De quel malheur s'agit-il ? Bien évidemment de l'Exil à Babylone. Une première vague de déportation a eu lieu en 597, puis une seconde en 587. Jérémie n'a pas été déporté. Il a bien failli l'être car il faisait partie de la file des déportés. Mais le chef de la garde personnelle de Nabuchodonosor lui a laissé le choix, et Jérémie a choisi de rester à Jérusalem (cf. Jr 39,11-14).

Là, il a fort à faire pour maintenir le moral de ceux qui sont restés au pays. Plusieurs partis s'opposent : faut-il rester sur place, subir la tutelle babylonienne et essayer de survivre en attendant des jours meilleurs ? (C'était la position de Jérémie).

Faut-il, au contraire, s'exiler en Egypte ? Ou encore continuer la guérilla, quitte à supprimer ceux qui s'accommodent trop bien, de la présence babylonienne ?

Notre texte a été écrit par le prophète pour lutter contre le désespoir de ses compatriotes. Il annonce le retour des exilés. Ce qui est troublant, c'est que tous les noms utilisés par Jérémie (Jacob, Ephraïm, Israël) qualifient non pas le Royaume du Sud (celui de Juda) mais le royaume du Nord ! Or, en aucun cas, Jérémie ne peut avoir été contemporain de la chute du royaume de Samarie (721 av. J.-C.). Peut-être fait-il allusion ici à une réunification des Royaumes ? Question sans réponse.

Évangile selon St Marc (Mc 10, 46b-52)

Et ils arrivèrent à Jéricho et comme Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un aveugle qui mendiait, était assis au bord du chemin. Quand il entendit que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier : « Fils de David, Jésus, prends pitié de moi ! » Beaucoup de gens le rabrouaient pour le faire taire, mais il criait de plus belle : « Fils de David, prends pitié de moi ! » Jésus s'arrête et dit : « Appelez-le. » On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : « Confiance, lève-toi ; il t'appelle. » L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus. Prenant la parole, Jésus lui dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » L'aveugle lui dit : « *Rabbouni*, que je retrouve la vue ! » Et Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé. » Aussitôt l'homme retrouva la vue, et il suivait Jésus sur le chemin.

Tous les récits de guérisons d'aveugles, dans les 4 évangiles, offrent des contacts littéraires certains, écrivent le P. Benoît et Boismard. Ils sont liés par des traits ou des mots qui, souvent, ne se retrouvent pas ailleurs dans le Nouveau Testament. Ils dépendent donc d'une source commune. Après chaque annonce de la Passion, Mc illustre par un miracle le pouvoir de la foi.

Le fait qu'il n'y ait aucune trace de magie ou de gestes thérapeutiques, montre que ce récit n'est pas de provenance populaire galiléenne, mais vient de la tradition ecclésiale de Jérusalem, précise Etienne Trocmé. Le Jésus de ce récit se contente de constater que c'est la foi de l'aveugle qui l'a guéri. Et l'homme guéri devient disciple, ce que signifie le verbe « suivre » employé par Mc.

La scène se déroule à Jéricho, ou plutôt, selon le texte, à la sortie de cette localité en direction de Jérusalem, distante de 25 km. Le Maître est accompagné par ses disciples et par une abondante foule dont on ne sait d'où elle vient, si elle compte aller à la capitale ou si elle est sortie pour accompagner Jésus sur un bout de chemin. Quoiqu'il en soit, elle va jouer un certain rôle dans le récit.

Le personnage principal est alors présenté. C'est quelqu'un d'important, puisqu'il est nommé ! Pour l'heure, il n'est qu'un mendiant aveugle, assis au bord du chemin pour solliciter des aumônes. Ce contraste intrigue : sans doute l'homme a dû jouer par la suite un certain rôle dans l'Eglise primitive, à Jérusalem, peut-être.

Le bruit des gens qui passent, des bribes de conversation, attirent l'attention de l'aveugle : celui qui provoque ce remue-ménage, c'est Jésus le Nazarénien. Ce terme dérive de Nazareth, il n'a pas la valeur d'un titre, mais atteste que la réputation de ce citoyen de Nazareth avait dépassé les limites de la Galilée. L'aveugle réalise la chance qu'il a que Jésus passe en ce lieu ; une occasion inespérée ! Le voilà donc qui appelle Jésus à avoir pitié de lui. Cet appel est introduit par une apostrophe inhabituelle chez Mc : « Fils de David », que l'aveugle répètera. Il s'agit incontestablement d'un titre messianique qu'on s'étonne de voir introduire une demande de guérison.

Beaucoup de ceux qui accompagnent Jésus sont agacés par ces cris. Cette réaction semble venir de la foule plus que des disciples. On tente donc de faire taire Bartimée, mais celui-ci crie de plus belle et répète sa requête.

Jésus perçoit les cris de ce malheureux et ordonne qu'on le lui amène. On transmet l'invitation à cet homme et on l'invite à se lever. Lui, non seulement se lève, mais jette son manteau. Il bondit et court vers Jésus. Scène surprenante, en raison de sa cécité. On peut imaginer qu'il est aidé par certains.

Le dialogue s'engage. Jésus lui demande d'explicitement sa demande. On ne peut s'étonner de sa demande, mais on ne peut rester indifférent au fait que Bartimée s'adresse cette fois à Jésus en l'appelant *rabbouni*, forme emphatique de *rabbi*, et non « Fils de David ». Or, la réponse de Jésus n'est pas une parole de guérison. Il invite l'homme à partir et précise que c'est à sa foi que l'aveugle est redevable. Sa foi l'a sauvé, la guérison physique vient après !

Cet épisode sert de conclusion triomphale à la 4^e section de l'évangile de Mc. Cette section nous a montré l'importance extrême que Mc attache à la Passion, à la mort et à la résurrection de Jésus, même si son livre ne comportait pas de récit de la Passion. [L'évangile primitif de Mc s'arrêtait en effet en la fin du chapitre 13, par l'impératif : « Veillez » !] ... Cette guérison de Bartimée fait preuve que, quelles que soient les résistances de l'ordre ancien (que représente la foule), une nouveauté est là : la victoire est d'ores et déjà acquise. (E. T.)

L'aveugle de Jéricho est un marginal caractérisé : l'un des ces nombreux aveugles de la Palestine de l'époque, réduits à la mendicité. [A cause des tempêtes de sable fréquentes en ces lieux arides, beaucoup attrapaient des conjonctivites qui finissaient par rendre aveugle.] Cette aventure a frappé Mc au point qu'il est le seul des évangélistes à avoir retenu le nom de cet homme : Bartimée est son nom araméen que Mc prend soin de traduire à ses lecteurs. Il est bien campé dans sa marginalité : assis « à côté » du chemin.

Mais cet homme enfermé dans sa cécité, n'en est pas moins un homme en recherche. Avec une spontanéité étonnante, il appelle le maître qui passe. Son cri est l'expression d'une grande détresse et d'une confiance incroyable. Le paradoxe vient du fait qu'il « voit » avec exactitude qui est Jésus. Il l'appelle : « Fils de David » ; c'est dans la tradition biblique l'appellation du Messie attendu. Bartimée fait donc un acte de foi remarquable, écrit Jacques Hervieux.

A l'inverse, la foule a vis-à-vis de lui, un mouvement de rejet qui caractérise bien la société de l'époque : elle veut faire taire cet importun. Malgré cette hostilité, Bartimée ne désarme pas : on cherche à étouffer son cri, mais il crie de plus belle. Cette prière insistante, répétée, touche son but.

Une fois encore, le Messie manifeste sa volonté de se laisser atteindre par ceux-là même que l'on tient à écarter : il demande qu'on appelle l'exclu pour le rencontrer. A ce moment la foule (et les disciples ?) fait volte-face : elle invite gentiment l'aveugle à s'approcher de Jésus. Il y a dans les mots, comme une offre faite à l'homme de quitter sa posture de mort : « Lève-toi », signifie aussi « ressuscite » dans le grec des évangiles.

Aussitôt, l'homme bondit, jette son manteau et court vers Jésus. Ces détails sont merveilleux, poursuit notre bibliste. Tout se passe comme si Bartimée n'était plus aveugle ! En rejetant son manteau; il quitte sa « condition » d'exclu : le vêtement, en effet, dans la Bible, symbolise la personnalité de celui qui le porte. De plus le manteau est le seul bien que possède *le pauvre* (Ex 22,25-26). En l'abandonnant, Bartimée réalise ce que Jésus n'avait pu obtenir de l'homme riche : il quitte tout pour se mettre à sa suite. Et de quelle manière ? « Il bondit ».

Ce bond dans la nuit qui est encore la sienne, est le bond de la foi. D'un élan irrésistible, celui que la marginalité retenait captif enjambe le fossé qui le séparait de tous.

« Que veux-tu ...? » La question semble superflue tant les besoins de cet homme sont évidents. Mais Jésus respecte toujours la liberté humaine de ceux qui s'approchent de lui. « Que je voie ! » Cette demande est la moindre des choses, mais l'homme exprime peut-être un besoin plus profond. Le récit le suggère. La parole du Maître s'inscrit à une profondeur insoupçonnable à l'aveugle et à tous. « Va » est un envoi par lequel Jésus délivre l'homme de tout ce qui le paralysait. Plus encore, Jésus qualifie de foi tout ce qui a mû Bartimée depuis ses mots répétés jusqu'à son élanement au-devant de sa personne, alors qu'il était encore non-voyant. L'expression « ta foi t'a sauvé » signifie que le don accordé à l'homme va au-delà de la guérison physique : le salut de l'être tout entier.

La finale du récit est extraordinaire, continue J. Hervieux. Avec la soudaineté que Mc affectionne (usage fréquent de l'adverbe « aussitôt »), l'homme guéri emboîte le pas de Jésus : il le suit, verbe bien connu qui désigne l'attitude du disciple.

Placé à cet endroit où le Maître chemine vers Jérusalem, entraînant ses amis et la foule vers « une lumière » plus grande sur sa personnalité et sa mission, ce récit est l'illustration de ce qui fait « le vrai disciple » : il doit se laisser conduire par le Christ jusqu'à « l'illumination de la foi. » Jésus invite les siens à ouvrir les yeux de leur cœur pour accueillir, dans la foi, la vision d'un Messie souffrant ... mais aussi triomphant.

Bartimée, précise Michel Hubaut, est la figure symbolique de tout disciple et de la communauté chrétienne qui doivent suivre Jésus sur le chemin pascal de la foi. Notons que dans ce récit, Mc ne décrit aucun geste précis de la part de Jésus. La guérison physique en tant que telle occupe peu de place car, pour l'évangéliste, le véritable miracle c'est celui de la foi chrétienne. Elle n'est pas une simple adhésion intellectuelle à une doctrine, mais l'accueil d'un appel et une suite dynamique de Jésus sur la route de Pâques. La mission chrétienne est « d'appeler » tout homme, assis au bord du chemin de la vie, enfermé dans son « mal » et sa souffrance, à rencontrer Jésus, à se laisser illuminer par lui pour le « voir » et le suivre. Voir, croire, suivre sont trois verbes-clefs de la foi chrétienne.

Homélie pour le 30^e dimanche du temps ordinaire (le 28, 9h30 : Boutenac)

Dans les sociétés antiques, certaines maladies étaient lues comme une manifestation de puissances redoutables, censées habiter les malades. Pour ne pas être contaminé par ces forces dangereuses, il fallait éviter tout contact avec un lépreux, par exemple, mais aussi... un aveugle ! Certes aujourd'hui, la médecine nous explique que parmi les populations vivant dans le désert ou proche de lui, certains individus finissent par perdre la vue à cause des grains de sable portés par le vent qui irritent leurs yeux. Mais à l'époque de Jésus cela n'avait pas été découvert, et tout aveugle était une personne à éviter, à exclure ! Le malade en était réduit à la mendicité, à l'extérieur des agglomérations ou sur le bord des routes.

Tel était Bartimée dont le nom signifie « *fils d'honoré* ». Or, la vie, en le privant de la vue, l'avait déshonoré... Voilà donc cet aveugle mendiant, assis, figé au bord de la route tandis que la foule, elle, est en marche. Il ne lui reste plus qu'à crier vers Jésus qui passe... et le miracle se produit. Celui-ci ne consiste pas tant dans le fait que cet homme retrouve la vue mais dans quelque chose de plus profond que révèle l'emploi du verbe « appeler » répété trois fois : « Appelez-le ! », dit Jésus à la foule, qui appelle l'aveugle en lui disant : « Courage, lève-toi, il t' appelle ! ». Le mendiant qui en appelait à Jésus est appelé par lui !

L'annonce de cet appel est déjà une guérison, elle fait déjà de Bartimée un homme nouveau : Ainsi, il jette son manteau, symbole de son passé, puis il bondit et court vers Jésus qui le fait alors passer du cri au langage : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? – Rabbouni, que je retrouve la vue ! » Et tout s'achève dans le fait que ce marginal a retrouvé sa place dans la foule. Celui qui était assis au bord de la route en vient, comme les autres, à « suivre Jésus sur le chemin ». Celui-ci lui a rendu son *honneur* !

La façon dont St Marc nous présente cette guérison est intéressante. Car elle est précédée de la question : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » En appelant à la pitié, Bartimée ne formulait aucune demande précise, il lançait simplement un cri : aie pitié de moi ! Mais quand il se sait appelé, il prend conscience de sa dignité : aux yeux de Jésus, il est un homme *honorable* comme les autres. En fait, les deux se sont mutuellement appelés ; le désir de Bartimée et le désir de Jésus se sont rencontrés. Autrement dit, la guérison de l'aveugle n'est pas le fruit d'une décision de Jésus mais de la communion entre le désir de l'un et le désir de l'autre. Et ce lien de l'un à l'autre s'appelle la foi : « Va, ta foi t'a sauvé. »

Du coup, cela pose la question : qu'est-ce que la foi ? C'est ce qui naît de la rencontre de deux êtres, de deux désirs ! C'est la conscience que l'autre nous adresse un appel auquel nous tentons de répondre. La foi, c'est l'entrée dans cette dynamique où le désir de l'un se nourrit du désir de l'autre. Cela est vrai autant dans notre relation avec Dieu comme avec ceux que nous aimons.

Bartimée ! Bartimée, nous te connaissons bien. Nous avons l'habitude de te rencontrer tout au long de nos jours, assis au bord de nos chemins, replié, recourbé sous ton manteau de mort. Tu es celui que nous ne voudrions pas être ... mais que nous sommes en vérité.

Alors, Bartimée, je te connais très bien ! Tout au long de mon existence je te vois resurgir à l'heure où je n'y pensais pas. Tu me rappelles que ce pauvre renfermé dans son manteau de peur et de nuit, c'est bien moi.

A l'heure où je voudrais oublier ma faiblesse, je t'entends qui gémiss tout au fond de mon cœur ! J'aimerais te faire sortir de ma vie, mais tu es mon prochain le plus proche, Bartimée ! Je te connais de l'intérieur, au plus intime de moi-même. Tu es celui que je fuis mais qui toujours revient. Si certains arrivent presque à t'oublier, moi je n'y parviens jamais complètement. Bartimée, tu es aussi – tu es surtout, tu es d'abord – celui qui, du plus profond de mes entrailles, crie vers Dieu sans relâche : « Aie pitié de moi ! »

Oui, Bartimée, tu es mon cri vers Dieu et le lieu de ma prière. Comme beaucoup de gens, quand je veux te faire taire en m'enivrant d'activité, de travail ou de bruit, voici que tu reviens pour mon malheur – pour mon malheur, que dis-je, pour mon bonheur – puisque je me mets à crier de plus belle mon « Kyrie eleison ! »...

Bartimée, j'ai décidé de ne plus craindre ta présence. Du fond de ma misère je veux laisser monter en moi ton cri qui est mon cri, comme le cri de tous mes frères vers Celui qui, seul, peut répondre au mendiant aveuglé que je suis ! Car tu es en moi celui dont la prière peut toucher le désir et le cœur de Dieu. Alors, Bartimée, sois désormais en moi celui qui se lève, qui jette son manteau de tristesse, pour bondir d'allégresse et courir ... vers Celui qui est vie !